un ouvrier, puis deux, puis dix, puis toute la foule des ouvriers, sortirent de l'usine.

Ils passaient auprès de lui, le bousculant un peu. Il en reconnaissait beaucoup, mais personne ne songeait à le reconnaître, lui; on le prenait pour un passant quelconque.

Quand il vit diminuer le flot, il dit :

—Pertone! Labadié va bientôt s'en aller, lui aussi, et, avec son naturel soupçonneux, il serait bien capable de me reconnaître.

Il traversa de nouveau la Seine, suivant le chemin qu'il faisait autrefois pour rentrer chez lui.

Il gagna le Point-du Jour, les fortifications; il était hors de Paris.

Là, il ne trouvait guère de changement : toujours la même campagne pauvre, aride, les mêmes guinguettes, ouvertes en ce moment et qui allaient se fermer à l'hiver.

La lune s'était levée et argentait la Seine. Il suivit le petit sentier qui borde l'eau; il distinguait de vagues lumières sur les côteaux de Meudon et de Saint-Cloud.

Quand il aperçut les premiers arbres de Billancourt, il s'arrêta brusquement.

—C'est là que j'ai été heureux.... C'est là que je vivrais encore heureux, honoré, sans l'infamie de cette femme!... Qui sait si ma maison est habitée?..

Il reprit son chemin, plus lentement, se disant :

—Si ma maison n'est pas habitée, je le saurai bien, des ce soir; je coucherai dans le pays, et demain je viendrai la visiter.... Je retrouverai peut-être cette enveloppe contenant les dernières volontés de ma sœur, cette enveloppe que je devais remettre à mon neveu à sa majorité.... Mon neveu! Le fils de ma pauvre chère sœur!....

Le malheureux se frappa la poitrine.

—Que peut-il être devenu, grand Dieu!.... Le retrouverai-je jamais!.... Lui que j'avais juré d'aimer comme un fils! Et, si j'avais ce suprême bonheur de le retrouver, consentirait-il à m'aimer? Aurait-il pitié de moi!.... Je veux espérer, mon Dieu! qu'il est devenu un honnête homme; et, si cela est, ne vaut il pas mieux que nous ne nous revoyions jamais!.... Ah! voici!

Il était arrivé devant un jardin, ou plutôt devant un bosquet massivant presque complètement une maisonnette qui se dressait à une vingtaine de mètres du chemin de halage.

—C'est ici!

II

UN REVENANT.

—Oui, mon ami, la jaunisse! Telle a été la conclusion des amours malheureuses de cet excellent M. Herbelin avec la vicomtesse de Granson.

Et Jérôme, riant aux éclats, racontait à Harry, qui venait d'arriver de Saint-Etienne, les péripéties du désespoir de l'industriel :

—Le pauvre homme perdait complètement la tête : sa femme le traquait, le mettait à chaque instant en contradiction avec lui-même; la vicomtesse se moquait abominablement de lui, ce qui, je te l'avoue, m'était particulièrement désagréable. Et si, encore, elle n'avait fait que se moquer de lui! Mais j'avais découvert qu'il lui servait inconsciemment d'espion....

—Eh oui! nous nous étions demandé bien souvent comment la jolie association de gredins, contre laquelle nous luttions, était si régulièrement avertie de ce qui se passait parmi nous et surtout de ce qui se passait chez M. de Montreux.... Eh bien! mon ami, c'est ce pauvre M. Herbelin qui ne savait pas garder sa langue chez la vicomtesse; elle tirait de lui tout ce qu'elle voulait....

—Je comprends.... le camp ennemi connaissait tous nos secrets.

—Ou du moins ceux qu'il était possible de surprendre. Et alors, je n'ai plus hésité à frapper un grand coup : M. Herbelin a été pleinement convaincu de l'infamie de la vicomtesse—car il appelle cela une infamie!—Tu comprends : oser le reprocher, lui, et avoir pour amant le baron de Moudoze!

—Il y avait en effet de quoi tomber malade, dit Harry en souriant.

—C'est donc ce qu'il s'est empressé de faire, répliqua Jérôme. Et il a été soigné avec un dévouement, une gentillesse....

—Par sa fille!

—Par sa femme tout autant, mon ami : c'est l'indulgence même que Mme Herbelin. Il est vrai que sa fille y mettait peut-être plus de délicatesse : elle savait le distraire, lui chanter des opérettes, danser même comme devant un pacha....

—Bref, un amour de jeune fille!

—Ma foi, oui!

—Ce qui a dû faire progresser ton amour à toi!

—Mon amour! répliqua Jérôme, l'air vexé. Ah! çà, mais c'est donc devenu une idée fixe chez toi! Mon amour! Sacrebleu! Combien de fois faudra-t-il que je jure que Mlle Herbelin n'a pas, plus que moi, envie de se marier! Je l'aime, oui, de bonne amitié, et c'est tout!

Et comme Harry souriait :

—Un jeune homme et une jeune fille ne peuvent-ils s'aimer de bonne amitié, morbleu!

—Si, si répliqua Harry, calme-toi : tu n'aimes Mlle Herbelin que d'amitié, et elle ne t'aime pas d'amour, et vous ne vous marierez jamais ni l'un ni l'autre, ni l'un avec l'autre! Là, es-tu content?

Pour toute réponse, Jérôme haussa les épaules.

—Enfin, M. Herbelin est guéri! demanda Harry.

—De sa jaunisse, oui!

—Et de sa manie de courir aussi, je pense?

—Oh! fit Jérôme, quand on le guérira de cette maladie-là!.... Seulement, il est guéri de la maladie qui s'appelait la vicomtesse : il ne me parle plus que de se venger, j'essaye encore de le calmer, j'ai peur qu'il ne commette quelque grosse sottise sans me prévenir : il est plus bouillant que jamais; et tu sais que rien n'est plus dangereux qu'un mouton enragé....

—Bah! je ne crains rien de lui, dit Harry toujours moqueur; l'ami de sa fille se chargera bien de le surveiller.

Cette fois, Jérôme ne put s'empêcher de sourire.

—Mais parlons de toi, dit-il, parlons de ce qui s'est passé à Saint-Etienne; quittons la comédie pour nous occuper du drame....

—Oui tu peux bien appeler cela un drame, répondit Harry, redevenant sérieux : un drame qui se serait terminé de la façon la plus tragique, si je n'avais pas eu ton amitié.... et ta fortune pour me soutenir. Je n'ai d'ailleurs rien de nouveau à t'apprendre, puisque je t'ai régulièrement tenu au courant des machinations de ces misérables. Ils ont enfin quitté Saint-Etienne....

—Pour y revenir secrètement, n'en doute pas!

—Eh! je ne le sais que trop! Ces gens ont juré la perte de Mlle de Montreux et le déshonneur de sa fille. Pourquoi? Quel motif a cette haine de sauvages?.... Mystère!

—Nous approchons du moment où tous les mystères s'éclaciront.

—J'y compte bien; aussi devons-nous redoubler d'activité, de ruse, de surveillance.

—A quel point en es-tu avec M. de Montreux?

—A la confiance.... à l'amitié même! Le malheureux a été si cruellement frappé que son intelligence et sa volonté sont devenues incertaines. Il ne sait plus que croire, que penser; il me laisse tout diriger, n'a plus d'espoir qu'en moi....

—Quand il saura qui tu es!

—Je me serai vengé en le sauvant.

—Tu n'y auras pas grand mérite, monsieur l'amoureux, puisque tu auras sauvé le père de celle tu aimes.....

—Ah! non cher Jérôme, s'écria Harry en prenant la main de son ami, songe que Mlle de Montreux se serait tuée plutôt que de se donner à ce bandit!

—Mais, n'as tu pas commis une imprudence en quittant Saint-Etienne?

—Non. Bernard Lavergne garde l'usine comme un cerbère. Nous avons besoin de te voir pour régler les questions financières; tu n'as d'ailleurs rien à craindre au sujet de tes capitaux : avant six mois, les affaires du comte seront remises à flot. En le sauvant, tu auras fait un avantageux placement.

—Crois tu donc, ami, que j'aurais hésité une seconde, même si j'avais en pertinemment que mon argent serait perdu! Tu me le demandais, cela me suffisait.

—On dirait, ma parole, que ta plus grande joie est de te dépouiller pour tes amis; mais je ne l'entends pas ainsi. En second lieu, de puissants motifs nous appelaient à Paris : une commande probable du gouvernement russe qui exigea ma présence ici; puis le Ministère de la Guerre désirait voir le le comte au sujet de plaques blindées, et je voulais reprendre des épures et des calculs que j'ai laissés ici : c'est même pour cette raison que je t'ai donné rendez vous ici dans notre maisonnette de Billancourt, au lieu d'aller te trouver rue Raynouard. Et, enfin, étant à Paris, je pourrai mieux observer les jolies combinaisons du baron Kreizer....

—Et, quatrième raison, raison capitale, tu pourras observer aussi les jolis yeux de ton adorée.

—Mettons qu'il y ait aussi un peu de cela.

—Le comte et sa fille sont à Neuilly?

—Non. M. de Montreux a cessenti à mener sa fille chez Mme Herbelin, et lui-même est descendu chez son frère.

Les deux amis se étaient là de leur conversation, lorsque Jérôme, se mettant à la fenêtre, aperçut une silhouette d'homme allant et venant devant la maison.

—Nous espionnerait-on encore? murmura-t-il.

—Ce serait un peu fort, dit Harry s'approchant à son tour de la fenêtre.

—Tu vois bien cet individu?

—Oui; mais il ne semble pas se cacher: un espion prendrait plus de précautions; c'est quelque passant, sans doute.

—Un passant quelconque ne demeurerait pas là avec cette insistance.

—Il est vrai que, dans notre situation, on doit se défier de tout le monde. Bon! Le voilà qui s'arrête devant notre porte.

Le passant, en effet, après s'être arrêté assez longtemps devant le petit mur surmonté d'une grille de bois, se tenait devant la porte; et, si Jérôme et Harry avaient été plus près de lui, ils auraient vu qu'à travers le rideau d'arbres, il fixait d'ardents regards sur la maisonnette.

—Parbleu! dit Jérôme, il faut bien que nous sachions ce que nous veut ce gaillard-là! Passons par les côtés du jardin, toi à droite, moi à gauche; il ne nous verra pas, et nous le surprendrons.

Les deux amis sortirent de la maison, longèrent les murs du jardin en se courbant et arrivèrent bientôt de chaque côté de la porte.

L'inconnu n'avait rien vu, rien entendu.

Les mains serrées sur les barreaux de la porte, il ne savait plus partir, il contemplait, avec une profonde émotion, le jardin, les arbres, la maisonnette surtout....

Et soudain, il éclata en sanglots et murmura :

Ah! pauvre chère maison! pauvre jardin! mes chers arbres! comme ils ont grandi! qu'il ferait bon vivre encore là!....

Il achevait à peine ces mots que la porte s'ouvrait tout à coup et que deux hommes se dressaient devant lui.

Il essaya de se rejeter en arrière; il ne put pas; il était comme cloué sur place.

Deux bras, ceux de Jérôme, le prirent et l'attirèrent dans le jardin.

—Que fais-tu! demanda Harry à voix basse

—Laisse-moi faire, répliqua vivement Jérôme : une idée, une inspiration qui me viennent peut être du ciel!....

L'inconnu bégayait, sans chercher à se défendre :

—Mais que voulez-vous, messieurs?... Je vous jure que je n'avais aucune mauvaise intention....

Déjà Jérôme l'entraînait; ils avaient dépassé le rideau d'arbres.

Quant l'inconnu vit bien nettement la maisonnette, éclairée par la lune, et au milieu de laquelle brillait une fenêtre, il s'arrêta, prononça d'une voix mourante :

—Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Et il tomba évanoui dans les bras des deux amis.

Tandis qu'ils le transportaient dans la maison, Harry demandait :

—Tu as pu m'expliquer pourquoi tu introduis cet inconnu chez nous?

—Eh! mon cher, un peu de patience! Cela l'intéresse peut-être plus que tu ne penses! Tout à l'heure, devant la porte du jardin, il a prononcé quelques mots qui m'ont furieusement intrigué : il faut que nous sachions quel est cet homme! Allons, aide-moi....

Il étendait l'inconnu sur un fauteuil, ouvrait ses vêtements, son col de chemise, puis lui jetait de l'eau fraîche au visage.

Et l'homme, revenant peu à peu à lui, promenait un regard doux, attendri, sur la petite pièce qui servait à la fois de salon et de cabinet de travail à Harry.

—Merci, prononça t-il mélancoliquement. Merci, messieurs....

Il avait mis si longtemps qu'il ne connaissait plus les noms dont l'entouraient les deux amis! Et cela le fit encore pleurer.

—Excusez-moi, messieurs, dit-il en essuyant ses larmes; mais je n'ai pas résisté à mon émotion....

Il se levait, obligé de s'appuyer aux bras du fauteuil; et il regardait, de nouveau, cette petite pièce, jadis son salon.

—Cette maison me rappelle de si chers souvenirs!

—Vous l'auriez donc habitée autrefois! demanda Jérôme....

—Oui.... il y a bien des années....

Il retomba sur son fauteuil; la fatigue l'accablait aussi; et il n'avait pas mangé depuis le matin.

Harry lui apporta un verre de liqueur; il le lut lentement, et, quand il le rendit à l'ingénieur, il balbutia :

—Comme cela fait du bien d'être ainsi traité! Ah! je ne vous connaissais pas, messieurs; mais je devine que vous êtes de nobles jeunes gens, je lis la bonté dans vos yeux.

Et en même temps il murmurait :

—S'ils savaient qui je suis, ils me repousseraient avec horreur!

—Puisque vous avez habité cette maison, dit Harry, nous aurions bien mauvaise grâce de ne pas vous y accueillir. Reposez-vous donc, monsieur, comme si vous étiez encore chez vous.

Il avait été touché par la profonde douleur qui se lisait sur le visage du malheureux; il devinait une grande infortune et cherchait à le soulager.

L'homme lui prit les mains et les serra longuement; puis il contempla le visage de Harry et dit :

—Le hasard me favorise étrangement, monsieur; non seulement je retrouve des jeunes gens qui ont la bonté de m'accueillir, mais vos traits, monsieur, me rappellent ceux d'une personne aimée....

Il sentait son cœur tout fondu. Certes, en ce moment, il ne songeait plus à la vengeance; il était tout amolli par la réception des deux amis.

Il cherchait à leur donner une explication de sa vie : évidemment, ils lui permettraient de passer une nuit sous leur toit, sous son lit; et demain il repartirait, emportant un souvenir exquis de sa première soirée de liberté, tout réconforté pour la bataille de la vie.

Et puis, si ces jeunes gens consentaient à lui donner l'hospitalité pour une nuit, ne trouverait-il pas l'occasion de rechercher cette enveloppe contenant les dernières volontés de sa sœur?....

Si l'on n'avait pas apporté de trop grande changements à la maison, il pourrait la prendre, les yeux fermés, la même, dans le mur d'un placard placé en face de lui.....C'est là qu'il l'avait cachée entre deux pierres branlantes, pour qu'elle échappât aux regards investigateurs de sa femme.

—Messieurs, dit-il, vous êtes si bons pour moi que, quoique peu disposé à des expansions, je crois devoir vous donner l'explication de ma conduite.

—Nous écoutons, monsieur, dit Jérôme, dissimulant à peine sa joie.

—J'ai habité cette maison, il y a environ dix ou douze ans, et j'y ai été bien heureux. Mais, à la suite.... d'un grand malheur, je fus forcé de m'expatrier; je quittai la France, n'ayant plus ni fortune, ni famille. Et j'ai vécu, toujours malheureux, en.... en Amérique. J'en reviens, n'ayant amassé que de faibles économies, de quoi ne pas mourir de faim à mon arrivée en France. Je me croyais dur à la destinée, messieurs, je croyais mon cœur fermé à toute émotion; et, en revoyant Paris, j'ai eu une joie enfantine. Revoir Paris, quand on a été sevré tant d'années! Revoir la Seine..... J'ai pleuré comme une femme.... Et tout le jour je n'ai fait que cela, me promener dans Paris, ne songeant même pas à manger.

—Nous avons les restes de notre repas, dit vivement Harry.

—Oh! merci! Je serais incapable de manger; si je vous dis cela, c'est pour vous expliquer ma faiblesse: l'émotion m'a facilement accablé. Enfin, vers le soir, je me trouvais devant l'établissement où je gagnais ma vie autrefois, et de là je suis venu ici, machinalement.... Quand vous m'avez surpris devant votre grille, je ne savais plus m'en aller.... Comprenez que j'ai planté la plupart de ces arbres, que ce jardin, je l'entretenais moi-même.... Et maintenant, messieurs, laissez-moi encore vous remercier de toute mon âme, et vous dire adieu....

Il avait prononcé ces derniers mots en tremblant.

—Nous ne vous laisserons pas partir ainsi, dit gaiement Jérôme. Nous n'entendons pas pratiquer l'hospitalité à moitié, nous avons trop de reconnaissance pour l'homme qui nous a planté de si beaux arbres.... N'est-ce pas Harry?

—Que monsieur se repose ici cette nuit; il aura le plaisir de voir demain sa maison au jour.

Harry avait compris que Jérôme ne voulait pas laisser s'éloigner l'inconnu, et lui-même éprouvait le désir secret de la retenir.

—Soit, messieurs, dit l'inconnu, j'accepte votre proposition avec reconnaissance. Seulement, ainsi permettez moi de m'asseoir sur ce fauteuil. Oui, j'aurai une grande joie à revoir au jour ma chère maison; vous voudrez bien me permettre, n'est-ce pas, de la visiter?....

—Sans doute, dit Jérôme; mais, permettez nous, du moins, de vous demander votre nom?

A cette question, l'inconnu pâlit affreusement; mais il avait menti une première fois, il pouvait bien mentir encore. Ces jeunes gens ne connaissaient pas le nom de l'ancien locataire de la maisonnette; ils s'informeraient après son départ et apprendraient alors qu'ils avaient donné l'hospitalité à un misérable : que lui importait? il aurait disparu à jamais.....

—Je m'appelle Jacque Bertrand, répondit-il avec assez d'assurance.

Mais, sous le regard scrutateur de Jérôme, il baissa les yeux; c'était plus difficile qu'il ne l'avait cru, de mentir. Il avait déjà bien hésité en racontant sa fausse histoire; et ce dernier mensonge le faisait effroyablement rougir.

Jérôme et Harry le forcèrent à manger un peu, puis, malgré ses protestations, le conduisirent au premier étage et l'installèrent dans une chambre simple mais propre, de ce confortable moderne qui nous vient d'Angleterre. C'était la chambre que s'était réservé Jérôme dans l'habitation de son ami.

Le faux Jacques Bertrand était confus; il ne savait comment remercier les jeunes gens de leur bonté : il ne soupçonnait pas qu'ils eussent des pensées secrètes à son égard.

Et, comme il les remerciait encore, avec effusion, sur le seuil de sa porte, Jérôme lui dit :

—Qui sait si vous ne trouverez pas l'occasion, un jour ou l'autre, de nous payer largement de notre hospitalité?

—J'en doute, hélas! répondit-il.

Quand Jérôme et Harry furent seuls, celui-ci dit vivement :

—Je t'ai obéi, comme toujours, car tes inspirations sont toujours excellentes: mais n'avons-nous pas commis une imprudence en accueillant ici un étranger qui nous a peut-être menti?....

—Qui nous a sûrement menti! déclara Jérôme en souriant, mais qui ne nous a menti que parce que la vérité aurait été trop pénible à dire pour lui.....

—Tu le connais donc?

—Peut-être!

—Tu sais son véritable nom?

—Je crois l'avoir devné.

—Et quel serait ce nom? interrogea Harry anxieusement.

—Un nom qui te ferait bondir si je te le disais.

—Mais alors, n'hésite plus à le prononcer.

—Non! fit Jérôme avec énergie, non! Si j'ai accueilli cet inconnu, si je n'ai pas hésité à lui ouvrir notre maison, c'est que, dès le début, j'ai cru deviner qu'il était, et on ne sait bien que, sans cela, je n'aurais pas commis une aussi folle imprudence.... Mais, pour que toute erreur soit impossible, pour qu'il n'existe ni dans ton esprit ni dans le mien le moindre doute, je veux amener cet homme à nous dire qui il est. Aie le courage de patienter jusque là! En attendant, couche-toi; je veillerai une heure, puis je prendrai ta place; je serais bien étonné s'il ne se passait pas du nouveau cette nuit même.

Quelques instants après, la maison toute entière semblait plongée dans le sommeil.

L'étranger avait été le premier à éteindre sa lumière.

Et il en fut ainsi jusque vers deux heures du matin.

A ce moment, Harry, dont c'était le tour de veiller, frappa doucement sur l'épaule de Jérôme.

—Sapristi! fit celui-ci avec un mouvement d'humeur, je dormais si bien!

—Aussi! t'as pas le droit dormir s'il n'y avait du nouveau, comme tu l'as deviné : notre homme se remue.

—Parfait! dit Jérôme en se levant.

—Serait ce un malfaiteur vulgaire qui ne nous a joué la comédie de l'attendrissement que pour nous dévaliser?

Jérôme haussa les épaules :

—Je ne connais en têtes de malfaiteurs, et cet homme n'en est pas un. Ce qui est probable, c'est qu'il a laissé autrefois dans sa maison, quelques papiers, quelques souvenirs précieux, et qu'il va profiter de la nuit pour les reprendre.

La porte de l'étranger venait de s'ouvrir. Il sortait et se dirigeait facilement, sans avoir besoin de lumière.

—Il ne nous a donc pas trompés sur ce point, dit Jérôme : il sonnait notre maisonnette mieux que nous.

Jacques Bertrand descendait l'escalier avec assurance.

Arrivé au rez de chaussée, il se dirigea, toujours sans hésiter, vers la pièce où il avait été introduit.

Il y pénétra et en referma la porte.

Puis, le jeune homme en avait pour ne pas se heurter aux meubles, il se rapprocha pas à pas du placard.

Oh! bonheur! La clef se trouvait dans la serrure. Il ouvrit.

Des changements avaient été apportés au placard, qui servait autrefois à renfermer des vêtements; on y avait mis des rayons qui étaient chargés d'instruments de physique.

Il enleva deux de ces instruments, placés à hauteur d'homme.

Il pouvait toucher le mur, un papier avait été collé dans le fond.

Il le fendit avec ses ongles, sentant trembler les pierres : il déplaça un peu, puis écarta ces pierres : il ne put retenir un léger cri de joie : l'enveloppe était toujours là.

Il enleva une des pierres, prit l'enveloppe, puis remit les choses comme il les avait trouvées, referma le placard.

Et, tenant son enveloppe à la main, il se dirigea vers la porte de la pièce.....

III

VIEUX SOUVENIRS.

Mais, en ce moment, il fut pris d'une effroyable terreur.

Il venait de distinguer, sous la porte, un filet de lumière.

—Je suis perdu, murmura-t-il.

Et il n'osa plus faire un pas.

Au bout d'une minute, qui lui sembla interminable, la porte fut brusquement ouverte; et il aperçut les deux amis, la figure grave.

Jérôme portait une lampe, Harry tenait à la main un revolver.

—Grand Dieu! prononça t-il d'une voix éteinte, on me prend pour un voleur....

Jérôme, très calme, posait la lampe sur la table, bien en face de l'étranger, dont le visage apparut blafard.

Harry avait refermé la porte.

—Messieurs.... nobles jeunes gens.... balbutia le malheureux.

Et comme Harry le fondroyait du regard, il changea et tomba sur un fauteuil.

—Je suis victime d'une horrible fatalité, dit-il avec un profond accent de vérité : mais je vous jure, messieurs, que je suis innocent de ce que vous semblez croire....

—Avouez au moins, dit Harry, que votre conduite est étrange : vous vous introduisez chez nous avec une parfaite habileté, au moyen d'un petit récit attendrissant que nous avons la faiblesse de croire, et pour nous récompenser de notre hospitalité, vous nous volez!....

—Ah! monsieur, fit l'étranger en se tordant les mains, vous croyez cela?.... Comment vais je pouvoir maintenant vous expliquer, vous faire comprendre?....

L'enveloppe était tombée sur ses genoux.

—Pourquoi vouliez-vous nous prendre ceci? interrogea Harry avec un peu moins de dureté, en montrant l'enveloppe.

—Mais ceci est à moi, messieurs, je vous le jure que je ne suis pas un voleur!.... Ah! croyez-moi, je vous en supplie! Vous pouvez vous assurer que je n'ai rien pris que ces papiers qui sont à moi, bien à moi! Voyez! cette enveloppe est presque détruite par le temps, par l'humidité; elle se trouvait entre deux pierres qui forment le fond de ce placard.... Constatez que je n'ai touché à rien de ce qui ne m'appartenait pas.... Mes yeux, mon accent ne vous disent-ils pas que je ne mens pas?....

Harry allait répondre; mais Jérôme lui dit en anglais :

—Laisse donc! Tu fais souffrir inutilement ce malheureux; et si tu savais!.... Laisse-moi l'interroger seul, et écoute bien.

Puis, s'adressant en français à l'inconnu :

—Il nous est difficile de vous croire parce que vous nous avez menti déjà!

L'inconnu baissa la tête.

—Que ces papiers soient à vous, la chose est possible; que vos intentions soient honnêtes, nous voulons bien le croire; mais, pour cela, il nous faut la vérité toute entière. Vous ne vous appelez pas Jacques Bertrand....

L'inconnu s'affaissait dans son fauteuil.

—Qui êtes-vous?

L'inconnu ne répondit pas.

—Allons! votre nom! votre vrai nom!

—Ayez pitié de moi, bégaya l'inconnu en joignant les mains. Chassez moi honteusement, après vous être assuré que je ne vous ai rien dérobé, traitez moi en bandit, méprisez moi, vous dont l'accueil m'avait fait tant de bien; mais ne me forcez pas à vous dire mon nom!

—Eh bien! moi, dit Jérôme, je ne crains pas de vous dire le mien, vous devez sans doute le connaître : je m'appelle Jérôme Labadié et suis le neveu d'Alexandre Labadié, l'ancien employé de l'usine Herbelin.

En entendant le nom de Labadié, l'inconnu avait eu un mouvement d'effroi; mais, au nom d'Herbelin, il se redressa, et son visage triste et humilié prit soudain une expression de colère.

—Vous connaissez donc l'usine Herbelin? demanda railleusement Jérôme. Peut-être aussi connaissez-vous un caissier qui avait toute la confiance de M. Herbelin, il y a une dizaine d'années?—Ce caissier ne vivait il pas à Billancourt, dans une maisonnette située au bord de la Seine?.... Une maisonnette qui devait étrangement ressembler à celle-ci!....Toutes ces choses, que j'avais oubliées, me sont revenues à la mémoire, cette nuit, tandis que je réfléchissais à cette inconnu qui dormait, ou du moins devait dormir sous votre toit, et je me disais que cet inconnu était peut-être...

—Eh bien, oui! s'écria le malheureux en se levant avec un mouvement de rage, je suis cet ancien caissier.....

—Mon Dieu! balbutia Harry.

—Je suis Pierre Sandrac, continua l'étranger.

—Enfin, prononça Jérôme, il l'a dit lui-même!

Et, au même instant, il arrêta son ami qui se précipitait vers l'ancien caissier; et, d'une voix énergique, il lui dit encore en anglais :

—Sois donc maître de toi! Il ne faut pas que cet homme sache qui tu es, tant qu'il ne nous aura pas avoué ses intentions.... et peut-être des secrets précieux pour nous.

L'étranger s'était croisé les bras et regardait hautement les deux amis.

—Oui, je suis ce Pierre Sandrac, que vous devez mépriser l'un et l'autre; car vous, monsieur,—il s'adressait à Harry,—vous devez aussi connaître mon histoire? votre ami vous l'aura contée, cette histoire d'un caissier qui a abominablement trompé la confiance de son patron!

Ce n'était plus l'homme doux, attendri, que les deux amis avaient accueilli la veille, mais un révolté qui ricanait, dont les yeux étaient pleins de menace.

—Ah! ah! je dois être un objet d'horreur pour vous, n'est-ce pas? Et vous êtes désolés d'avoir reçu un tel gueux sous votre toit?....

—Calmez-vous, monsieur, calmez-vous, dit Harry avec beaucoup de douceur.

Il devait faire des efforts surhumains pour étouffer ses larmes; sa gorge était serrée.

—Oui, ajouta-t-il, avec un geste encourageant, je connais votre histoire; et, mieux que personne, je sais qu'il faut plaindre les malheureux, et je les plains....

—Mon histoire! fit amèrement l'ancien caissier : vous croyez connaître mon histoire? Allons donc! Personne ne la sait, ma véritable histoire, que trois êtres en ce monde : ma femme, M. d'Herbelin... puis, moi!

Il retomba sur son fauteuil, demeura quelques instants silencieux, essuya deux grosses larmes, et dominant sa colère :

—Messieurs, vous avez été bons pour moi, je vous dois la vérité toute entière, et je vais vous la dire : j'ai, d'ailleurs, besoin de me justifier devant des êtres humains, des êtres généreux, et vous me croirez, j'en suis certain!

—Parlez, monsieur, dit Harry, en mordant ses lèvres pour ne pas pleurer.

L'ancien caissier se cacha quelques instants le visage dans les mains; puis, d'une voix assez ferme, il commença :

—Je suis un paysan. J'ai perdu mes parents de très bonne heure, j'avais à peine quinze ans. Je me suis donc trouvé à quinze ans chef de famille, car je devais soutenir ma sœur, une adorable enfant.....

Il s'interrompit; le souvenir de sa sœur l'empêchait de continuer.

Harry, en ce moment, se détourna un peu pour se placer dans l'ombre d'un meuble; il n'avait plus la force de retenir ses larmes.

—Bref, reprit Sandrac, une fois orphelin, je quittai mon pays, l'Auvergne, pour chercher fortune à Paris; je laissais ma sœur chez de vieux amis qui devaient la garder jusqu'au moment où je pourrais l'appeler près de moi....

Comment je parvins à gagner ma vie à Paris, moi qui ne savais pas grand'chose? Ce serait trop long à vous raconter. Quand j'eus atteint simplement que je vécus surtout de privations jusqu'au jour où j'entrai, comme petit employé, dans les bureaux de M. Herbelin.

Il s'interrompit encore, leva les bras au ciel.

—Je ne puis songer à cet homme sans me laisser reprendre par la colère..... Cependant, il fut bon pour moi durant toute la première partie de ma vie, et je montai assez rapidement en grade chez lui.

Le moment était venu où je pouvais appeler ma sœur auprès de moi.

Ah! nous fûmes d'abord bien heureux; je terminai moi-même l'éducation de ma sœur; elle était si douce, si gentille! Je m'enivrais de mes bonheurs sans me douter du malheur qui allait fondre sur nos siens. Me justifier! le mot est trop fort; rien ne saurait excuser un crime, mais enfin, le mien a été entouré de circonstances si atténuantes!

—Je veux vous faire comprendre que je n'ai été criminel qu'une fois et que, jusqu'au jour maudit où je le suis devenu, toute ma vie avait été celle d'un parfait honnête homme.

Je reprends mon récit.

Il fallait cacher la honte de ma sœur; je ne pouvais plus la garder chez moi, où d'ailleurs elle aurait manqué des soins nécessaires. Je la plaçai dans une excellente pension, à Auteuil. Et c'est là qu'elle devint mère. Avant la naissance de son enfant....

—Un garçon? interrompit Harry.

—Oui! Un garçon, un enfant superbe, qui provoquait l'admiration de tous ceux qui le virent.

Donc, avant sa naissance, je fis une dernière tentative pour connaître le nom du père; ma sœur me supplia de ne plus lui en parler.

Elle pleura longuement, et je n'osai pas insister. Le lendemain, l'enfant était né, la mère était folle de joie et de tendresse; et, comme je voulais envoyer l'enfant en nourrice, elle s'y opposa énergiquement : elle voulait le nourrir, être toute à lui.

Dieu ne le permit pas. Deux jours après, une fièvre puerpérale l'enlevait.

Courageuse devant la mort, elle me fit sans trembler ses dernières recommandations : elle me dit : "Tu ne mandiras pas le père de mon enfant, et tu n'en parleras jamais à ce pauvre petit être. Moi seule dois lui raconter l'histoire de ma faute.... Je sais que tu élèveras mon fils comme s'il était à toi ..." Ah! je lui promis cela de grand cœur. "Enfin, ajouta-t-elle, quand il sera un homme, tu lui remettras ces papiers, ces lettres; il jugera alors de ce qu'il devra faire."

Elle mourut, et je demeurai seul sur la terre avec cet enfant, que je considérais désormais comme mon fils.

Cependant, par respect pour la mémoire de ma sœur, je ne parlai de lui à personne; je le fis élever secrètement à la campagne, me disant que je me marierais un jour, que j'épouserais sans doute quelque brave fille qui consentirait à être sa mère.....

A continuer.

Cœur humain :

Mme X.... vient de perdre son mari.

—Voyons! fait un ami consolateur, il faut vous raisonner. Il était plus âgé que vous. C'était naturel qu'il partît le premier.

La veuve alors, d'un ton languissant :

—C'est ce que je m'étais dit en l'épousant à l'âge qu'il avait.

Belle-maman est malade, bien malade. Elle vient d'avoir une crise qui a failli l'enlever.

—Eh bien! docteur? fait le gendre au médecin qui sort de la chambre.

—Du courage, mon ami, du courage!

—Quoi.... Est-ce que?

Le médecin serre bien fort la main du gendre, et après un silence :

—Du courage.... Elle est sauvée!

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété améliorée coin des rues Commune et Miro, dans le carré d'icelle borné par les dites rues et les rues Gravier et Tonti.

Lafayette Insurance Co. vs. Edward Butler et als.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans. — No 20,744. — En vertu d'un ordre de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessous, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la rue Gravier et Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 20 septembre 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir :

Un lot de terre, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, et tous les droits, voies, privilèges et dépendances lui appartenant ou qui en quelque sorte en dépendent, situé dans le Premier District de cette ville, dans l'îlet borné par les rues Commune, Gravier, Miro et Tonti, désigné par le No 26 sur un plan fait par A. de Armas, ingénieur, le 12 mai 1870, et déposé à l'étude de A. Ducatel, notaire en cette ville, comme plan No 29 du Livre de Plans No 70. Le dit lot forme le coin des rues Commune et Miro et mesure trente pieds trois pouces de face à la rue Commune sur cent vingt pieds de profondeur et de face à la rue Miro.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.
18 août—18 25—sept 1 8 15 20

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente d'un Piano par le Shérif.

Peter Wahl vs J. S. Gardner et al.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans.—No 26,206.—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessous, je procéderai à la vente à l'encan public, sur les lieux ci-après désignés, le MERCREDI, 27 août 1890 à 10 heures A. M., de la propriété ci-après décrite, à savoir :

Au local No 960 rue Magasine : Un piano.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.
16 août—16 21 27

ANNONCE JUDICIAIRE.

La Banque des Citoyens de la Louisiane vs. Henry M. Hymans et als.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans. No 18,316. — En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessous, je procéderai à la vente à l'encan public, à la Bourse des Encanteurs, 72 et 74 rue St-Charles, entre Gravier et Commercial Place, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 13 septembre 1890 à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir :

1° Trois certains lots de terre ensemble avec toutes les bâtisses et les améliorations qui s'y trouvent, situés dans le Deuxième District de cette ville, dans l'île, borné par les rues Canal, Claiborne, Douane et Derbigny, désignés comme lots Nos 1, 27 et 28, le lot No 1 mesure vingt-six pieds cinq pouces et deux lignes de face à la rue Canal, sur une profondeur et de face à la rue Claiborne de cent quatre pieds cinq pouces et quatre lignes et est borné sur le côté vers la rue Derbigny par le lot No 28 et les lots Nos 27 et 2, chacun vingt-six pieds cinq pouces et trois lignes en face à la rue Canal, sur une profondeur de cent quatre pieds cinq pouces et quatre lignes entre lignes parallèles, étant les mêmes lots de terre que Henry Michael Hymans a acquis de John Hagan, par acte passé devant Théodore O. Stark, notaire, le 29 mai d'avril 1853.

2° Et deux certains lots de terre, ensemble avec tous les droits privilèges, voies et dépendances qui y appartiennent, situés dans la Deuxième District de cette ville, dans l'île, borné par les rues Canal Douane Claiborne et Derbigny, et désignés par les Nos 2 et 3 sur un plan dressé par J. Pilié voyer le 1er jour de mai 1860, et déposé en l'étude de David L. McCaw, ancien notaire, lesquels dits lots mesurent chacun vingt-six pieds un pouce et deux lignes de face à la dite rue Claiborne sur une profondeur de cent vingt sept pieds dix pouces et six lignes, entre lignes parallèles et égales, le tout en ligne droite.

Etant la même propriété que le dit Henry Michael Hymans a acquise de Thomas Sisdell, par acte passé devant H. B. Cenas, ancien notaire le 13 mai jour d'avril 1857.

Et aussi les deux cent soixante dix sept actions du fonds capital de la Banque des Citoyens de la Louisiane ainsi que la dite propriété.

Saisi dans l'affaire ci dessus.

Conditions—Comptant sur